

## Morlaix – Octobre 1850

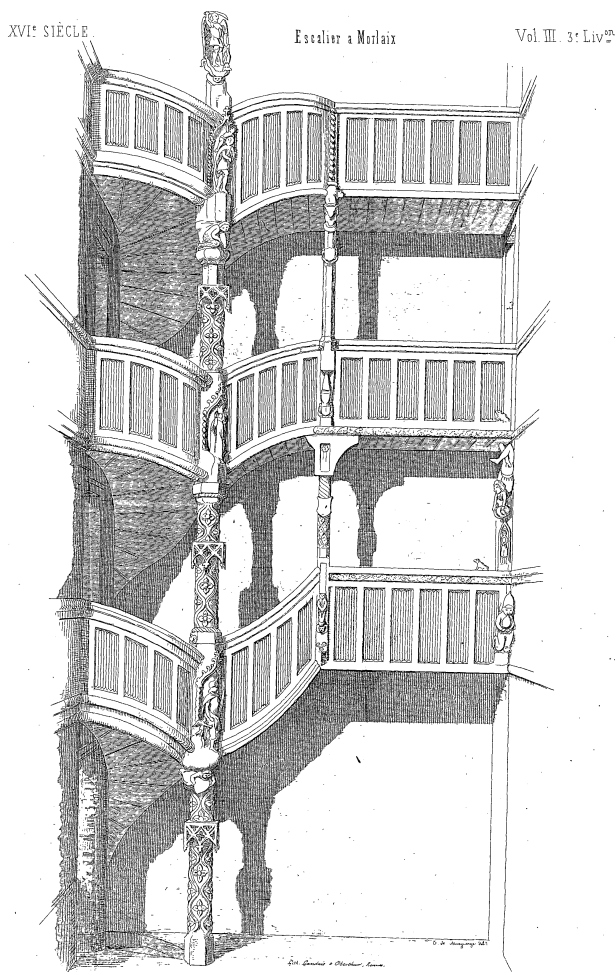
### Le troisième congrès de l'Association bretonne

Le troisième congrès de l'Association bretonne se réunit à Morlaix entre le 6 et le 13 octobre 1850 à Morlaix. Il donne lieu l'année suivante à la publication dans les pages du *Bulletin archéologique* des premières descriptions détaillées des maisons à lanterne, à commencer par celle dite de la duchesse Anne.

Les maisons à lanterne sont mentionnées ou décrites en trois endroits :

1. La deuxième séance du congrès, qui se tint le 7 octobre, rappelle les circonstances dans lesquelles fut réalisée la première représentation connue de l'escalier de la Maison dite de la duchesse Anne, publiée hors-texte, entre les pages 90 et 91 du *Bulletin archéologique*. G. de Marguerie, qui publia parallèlement un dessin du jubé de Lambader dans le bulletin (planche n° 1, publiée entre les pages 88 et 89), s'en était chargé :

« Morlaix. – Escaliers de la Grand'Rue et de la rue des Nobles ; buffet d'orgues de saint Melaine. Le second de ces escaliers n'avait jamais été reproduit par le dessin ; M. de Marguerie a bien voulu se charger de le faire (*voy.* la planche n° 2), et M. de Wismes vous le décrira avec soin dans son rapport sur les monuments de Morlaix <sup>1</sup>. »



Cette représentation de l'escalier de la Maison dite de la duchesse Anne correspond à la première jamais publiée.

Due à G. de Marguerie (nom ainsi orthographié dans le *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, mais la lithographie porte la signature « G. de Marguerye »), elle ne tient pas compte du plancher ajouté au niveau du premier niveau, enlevé lors de la restauration de l'édifice en 1890-1891.

G. de Marguerye (del.), Landais et Oberthur (lith.), « XVI<sup>e</sup> SIÈCLE - Escalier à Morlaix », dans *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, 2<sup>e</sup> planche hors-texte.

<sup>1</sup>. *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, p. 19-20.

2. Lors de cette même séance, Théodore Hersart de la Villemarqué (1815-1895), l'un des vice-présidents de l'Association, dont la renommée s'était vue assurée en 1839 par la publication du *Barzañ Breiz*, offre la description de deux anciens hôtels particuliers de la rue des Nobles : l'hôtel de Lesquiffiou au numéro 28 (démoli en 1864, cf. p. 10 de cette fiche) et la Maison dite de la duchesse Anne, au numéro 21 :

« *M. de la Villemarqué* rappelle que Morlaix possède des trésors de sculpture sur plusieurs façades de ses maisons. Ainsi, rue des Nobles, n° 28, l'ancien hôtel de Lesquiffiou, portant sur le linteau de sa porte d'entrée la date de 1650 avec cette devise : DIEU EST AVEC NOUS. JHS. MARIA, présente à l'admiration de l'orateur un texte auquel il donne un brillant développement en décrivant, dans un style animé de poétiques images, trois statuets qui du reste semblent d'un style plus reculé que la date inscrite sur la porte. La première et la plus rapprochée de la base est un homme accroupi, à figure grimaçante, le nez orné de deux affreuses verrues, tenant entre ses jambes un bâton, et auquel le peuple donne le nom de saint Samson ; il semble en effet porter le poids de tout l'édifice. À l'étage au-dessus, on voit sainte Barbe avec sa tour et appuyée sur une épée ; sainte Marguerite figure au 3<sup>e</sup> étage, foulant aux pieds le dragon infernal. *M. de la Villemarqué*, en décrivant les attributs donnés par le sculpteur à cette sainte, attributs consistant en un livre et une croix, y découvre les vestiges du symbolisme adopté par l'école des Scholastiques au moyen âge, et personnifiant dans le dragon l'esprit de mensonge, il voit dans cette représentation une belle image morale : la Foi unie à la Science, qui foule aux pieds l'Erreur.

L'escalier d'une maison de la même rue est ensuite signalé par *M. de la Villemarqué*. Sa vis contourne trois étages, une rampe à double balustrade l'accompagne ; une délicate colonne chargée de fines sculptures forme l'axe, décoré à chaque étage d'un bas-relief : au sommet, c'est saint Michel ; au-dessous saint Mathurin exorcisant un possédé ; plus bas encore saint Christophe, dont la légende est si connue ; un 3<sup>e</sup> bas-relief représente saint Roch. Outre son chapeau de pèlerin et son chien fidèle, toujours reproduit auprès de lui, et qui lui présente un pain, l'artiste breton a ici ajouté un nouvel accessoire à l'image de ce glorieux saint. Du côté de la jambe blessée qu'on attribue ordinairement à saint Roch, il a placé un jeune enfant à figure souriante, un ange peut-être, qui appuie doucement sa tête sur la cuisse du saint et qui personnifie aux yeux de *M. de la Villemarqué* la Compatissance, la Charité.

Au bout d'une galerie horizontale contiguë à cet escalier, l'orateur a remarqué deux figures empruntées aux vieilles mœurs bretonnes. De ces deux personnages, l'un tient une gourde et en vide voluptueusement le contenu, l'autre semble descendre dans une cave ; ses deux mains serrent fortement une barrique, dont la liqueur semble exciter à un haut degré sa convoitise : c'est sans doute le type de l'ivrogne <sup>1</sup>. »

Sa description de l'escalier se révèle en partie fautive, ayant interverti la position des statues de saint Christophe et celle du saint évêque, qu'il identifie comme saint Mathurin, sur la colonne.

Dans son « Rapport sur l'excursion archéologique dans la ville de Morlaix » (cf. *infra*), le baron de Wismes revient sur cette identification du saint évêque proposée par le vicomte de la Villemarqué :

« *M. de la Villemarqué* avait cru voir que ce second personnage portait une tête de cochon, d'où il concluait que l'évêque était saint Mathurin guérissant un possédé. C'est une erreur de notre aimable et savant collègue ; elle est d'autant plus pardonnable, que ce n'est pas sans quelque risque de se casser le cou que l'on parvient à voir de près toutes ces curieuses sculptures. Le personnage dont nous parlons est laid, fort laid, nous en convenons ; mais loin d'avoir un groin de cochon, il a le nez très-retroussé <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup>. *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, p. 21-22.

Se limitant à constater qu'il s'agit d'un évêque, le baron de Wismes affiche une judicieuse prudence.

#### Éclaircissement : qui est le saint évêque de la colonne ?

Si les statues de saint Roch, saint Christophe et saint Michel sont aisément reconnaissables, celle du saint évêque placée au second niveau de la colonne de la Maison dite de la duchesse Anne résista davantage à l'interprétation, comme en témoigne l'échange entre le vicomte de la Villemarqué et le baron de Wismes lors du congrès de l'Association bretonne qui se tint à Morlaix en octobre 1850.

À la suite du chanoine Abgrall (ABGRALL JEAN-MARIE, « Le vieux Morlaix », dans *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XXVIII, 1901, p. 264-280, cf. p. 269), la majorité des auteurs y ont reconnu **saint Nicolas**, alors même qu'une telle représentation eut nécessité la présence aux pieds de l'évêque de trois enfants (sauvés du saoir) ou de trois jeunes filles (sauvées de la prostitution).



© Maison dite de la duchesse Anne - Morlaix - 2006 - Tous droits réservés.

**Saint Martin de Tours**, par contre, est représenté soit en soldat, généralement à cheval, coupant en deux son manteau pour en offrir la moitié à un pauvre, soit en sa qualité épiscopale, avec mitre et crosse – la Bretagne sous l'Ancien Régime relevait de l'archevêché de Tours et le tombeau du saint suscitait l'un des plus importants pèlerinages de l'Occident<sup>1</sup>. Le personnage en prière à ses pieds correspond à ce même pauvre qui bénéficia de sa charité à la porte de la ville d'Amiens.

Tout concorde pour reconnaître l'apôtre des Gaules derrière ce saint évêque.

3. Sollicités par les autres participants au congrès, le baron de Wismes dresse un aperçu du patrimoine morlaisien à une époque où le tissu urbain hérité du Moyen Âge et de la Renaissance demeure globalement en place, ce qui donne d'autant plus d'intérêt à son témoignage.

Nous redonnons ici *in extenso* la partie relative aux monuments civils. La description de la Maison dite de la duchesse Anne, la première sur laquelle on attire son attention lors de cette excursion archéologique, va de la page 177 à la page 180 (pages 5 à 7 de ce document).

<sup>2</sup> WISMES OLIVIER DE, « Rapport sur l'excursion archéologique dans la ville de Morlaix », dans *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, p. 158-194, cf. p. 179-180.

<sup>1</sup> DUCHET-SUCHAUX GASTON et PASTOUREAU MICHEL, *La Bible et les saints – Guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1990, p. 224-225.

## Monuments civils <sup>2</sup>.

MAISONS ET ESCALIERS. – Des divers monuments civils et publics de Morlaix, aucun n'a rien à démêler avec l'archéologie, aucun, pas même cet Hôtel-de-Ville bâti d'hier, selon, nous n'en voulons douter, les plus doctes principes de la bonne édition de Rondelet, mais dont notre esprit ne saurait garder d'autre souvenir que celui de l'hospitalité si courtoise et si cordiale que vous daignez nous y accorder.

Dirigeons nous donc de suite là où Morlaix se présente aux regards émerveillés de l'artiste et de l'antiquaire avec un si puissant cachet d'originalité pittoresque, c'est-à-dire en face de ces vieilles maisons à pignon, et ornées de sculptures en bois, qui, c'est l'honneur de votre cité, sont encore si nombreuses à Morlaix, qu'elles y bordent des rues presque entières. – On s'y croirait vraiment en plein moyen âge ; et si l'on y rencontre quelque ouvrier vêtu, grâce au ciel, de son costume national, et portant un ciseau ou un maillet, on le prendrait aisément pour le *tailleur d'images* qui vient de sculpter à cet angle *Madame sainte Marguerite*, à cet autre *Monseigneur Saint-Yves*, et sous cette corniche un *joueur de bigniou* [sic]. Nous pourrions même sous prétexte de science, et nous composant une gracieuse mine, nous faire ouvrir certaines portes qui nous ont été désignées, et visiter, avant que le *progrès* n'en ait fait justice, de curieux intérieurs où nous aurons surtout l'occasion d'admirer des escaliers, chefs-d'œuvre de sculpture et de menuiserie.

La physionomie de toutes ces maisons est du reste à peu près semblable ; les détails seuls diffèrent. Dans la plupart deux portes donnent accès, la première dans une boutique qui prend jour sur la rue par une fenêtre quelquefois cintrée, basse, mais fort large, appelée étal ; – l'autre dans un vestibule entouré de boiseries plus ou moins ornées. – Des moulures multipliées encadrent ces deux portes, dont la principale, garnie de panneaux [176] sculptés, se complique à sa partie supérieure d'arcs et de linteaux coupés ou interrompus, et se termine presque invariablement par un linteau horizontal.

Au-dessus du rez-de-chaussée s'élèvent en encorbellement les uns au-dessus des autres deux ou trois étages séparés par d'énormes poutres chargées de moulures et supportées par d'autres poutres non moins massives, dont l'art du sculpteur a su dissimuler l'épaisseur sous la profusion des ornements, des rinceaux de feuillages, des niches, des pinacles, des consoles et des statues.

Les fenêtres sont assez multipliées à chaque étage. Elles sont fermées de vitres à châssis de plomb, et leurs encadrements un peu lourds, tantôt en bois, tantôt en pierre, sont en parfaite harmonie avec ceux des portes. Des statuettes les enrichissent quelquefois ; et le sculpteur a su encore exercer la variété de son talent, tant sur les poutrelles qui s'étendent le long des flancs de l'édifice, que sur les consoles placées au-dessous des poutres d'encorbellement, et qui semblent moins les supporter que s'y implanter et y prendre elles-mêmes un solide point d'appui.

Le dernier étage forme pignon. Il est assez souvent revêtu d'ardoises taillées en losanges, et dont le dessin général exprime aussi des losanges. On portait parfois le luxe jusqu'à graver des ornements sur ces ardoises ou à les découper à jour. Nous en avons, entre autres, remarqué à Morlaix un charmant exemple sur une vieille tourelle qui s'élève derrière les Jacobins. Des épis en plomb terminent les pignons, et l'on peut voir de jolis modèles de cet appendice si pittoresque au sommet de ces maisons à arcades qui longent le port et qu'on nomme les *lances*, sans que le motif en soit connu d'une manière certaine.

<sup>2</sup>. WISMES OLIVIER DE, « Rapport sur l'excursion archéologique dans la ville de Morlaix », dans *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, p. 158-194, cf. p. 175-185.

La porte principale, avons-nous dit, donne sur un vestibule d'où, par une seconde porte, on pénètre au centre de l'édifice. On se trouve alors dans une sorte de cour fermée par un toit, et de cette singulière disposition, qui n'existe guère qu'à Morlaix, est venu le nom de ces maisons dites : à *lanterne*. Cette cour, ou plutôt cette salle, est échauffée par une vaste cheminée dont les pieds droits et l'entablement sont décorés de divers ornements. – Sur cette salle vient aboutir, dans l'angle le plus voisin du vestibule, un escalier dont la rampe s'appuie d'étage en étage sur un pilier sculpté, de chaque côté duquel elle se divise pour desservir, en avant les appartements donnant sur la rue, et en [177] arrière des galeries ou paliers conduisant à d'autres logements. Ces galeries sont elles-mêmes supportées par un ensemble de piliers sculptés et superposés l'un sur l'autre.

Telles sont dans leur ensemble les plus belles maisons de Morlaix ; elles datent pour la plupart des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. – Plusieurs cependant sont postérieures, et ne se distinguent guère des autres au premier aspect. – Les formes horizontales y dominent seulement davantage. La pierre s'y est souvent substituée au bois, et le tailleur d'images y a perdu de son crédit. – L'esprit des vieux temps, l'esprit gaulois, naïf et malicieux à la fois, a disparu. Qui, sous l'influence de l'austère réforme du jansénisme ou du scepticisme corrompu de la philosophie, oserait orner de l'image de *Monseigneur Saint Christophe* ou de *Madame Sainte Catherine* – la porte ou le pignon de la maison ? Bienheureux sont les bons saints de trouver un asyle [*sic*] dans l'intérieur des églises et dans le cœur de l'habitant des campagnes.

Aussi est-ce d'abord à une maison construite encore sous l'empire des vieilles mœurs, vers la fin du XV<sup>e</sup> ou le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, croyons-nous, que nous allons frapper. Nous voici devant celle qui porte le numéro 21, dans la rue des Nobles ; on nous l'avait indiquée comme digne de notre attention. Ce n'était point sans raison. Les portes et fenêtres du rez-de-chaussée, et cette règle, nous l'avons dit, ne souffre guère d'exceptions, sont chargées de moulures fort riches ; mais peut-être un peu trop multipliées. Nous remarquons sur un des pieds droits de la principale porte deux aigles tenant un écusson aujourd'hui fruste. – Cinq figures sont sculptées au premier étage. Celles des deux angles représentent : l'une *saint Jacques* et l'autre peut-être *saint Yves*, du moins cette figure rappelle beaucoup, sauf qu'elle porte la barrette au lieu du chaperon, l'image du pieux théologal de Tréguier. Entre ces deux saints, l'artiste a figuré à gauche *un fou*, reconnaissable à son grelot et à son bonnet et à son bonnet à oreilles d'ânes ; – à droite, une femme que nous croyons pouvoir baptiser du nom de la *mère folle*, personnage qui, comme on sait, jouait un rôle assez important dans diverses compagnies amies de la joie et du plaisir dans notre vieille patrie, du temps où la France, moins en progrès, savait encore rire.

Enfin, entre saint Jacques et le fou, la cinquième figure représente un homme très-vigoureux, tout poilu et tenant un bâ-[178]ton. Plusieurs maisons de Morlaix nous offriront encore, toutefois avec quelques variantes, cette singulière image dont on a voulu, mais à tort, faire remonter le type original jusqu'à l'époque gauloise. Le sauvage velu et géant n'apparaît sur aucun monument avant le XIII<sup>e</sup> siècle. M. Adrien de Longpérier, dans une excellente notice, publiée en 1845 dans la *Revue archéologique*, sur ce genre de figures, l'a fort bien démontré. Selon ce docte antiquaire, ce personnage était essentiellement gardien. Aussi, sur de vieux ivoires, voyons-nous le sauvage préposé comme geôlier à la porte des donjons où gémissent les princesses emprisonnées ; s'il est nécessaire, il lutte même de sa massue contre l'épée du chevalier. Au XIV<sup>e</sup> siècle, on le charge de tenir l'écu de France, et c'est lui aussi qui veille aux poids-étalons [*sic*], garantie de la loyauté des marchés.

Peu à peu le peuple s'habitue à sa figure terrible. Le sauvage ne frappait que quand on l'attaquait ; c'était une sorte de bourru bienfaisant. Chacun voulut l'amadouer et s'en faire un protecteur contre les larrons, les méchants voisins et les importuns. On lui fit place sur la façade de sa maison et même à son foyer, où souvent il figura sous la forme de chenets.

Loin de vivre en opposition avec saint Jacques ou saint Mathurin, il était dans les meilleurs termes avec ses pieux voisins. Comme eux, il était gardien de l'édifice et de ses habitants, et se permettait de penser qu'à l'occasion un bon coup de son bâton noueux pouvait être aussi utile que leurs prières.

On comprend, au reste, qu'obligé de reproduire le sauvage à chaque angle de maison, le sculpteur ait voulu varier les produits de son ciseau, et, ne voyant au fond dans ce personnage que l'emblème de la force au service du droit, lui ait parfois substitué l'Hercule de la fable ou le Samson de la Bible.

Cependant le sauvage se fit vieux. Il était mal soigné et on l'oubliait à la porte. Puis, malgré son bon vouloir, mauvais visages d'hôtes apparaissaient de temps à autre au foyer de la famille ; les voleurs trouvaient le moyen de crocheter la porte à sa barbe, et le feu prenait dans la cheminée sans qu'il pût se détacher de sa muraille, et de corniche en corniche monter sur le toit pour éteindre l'incendie. On s'en aperçut, on se plaignit, et on en vint à mépriser le pauvre bonhomme. On l'injuria même, et comme il ne répondait pas, on ne craignit point de le faire [179] descendre de sa niche. Il voulut se défendre, mais sa massue était pourrie et se brisa au premier coup, et alors un jour par an, en punition de sa couardise, on le livra aux huées de la foule. Tous les ans, jusqu'à la révolution, on le voyait le 1<sup>er</sup> mai parcourir les rues de Morlaix en faisant d'horribles grimaces, précédé d'une musique endiablée, et suivi d'une foule de jeunes filles qui lui faisaient mille avanies et dansaient autour de lui.

Ainsi des grandeurs de ce monde !

Revenons à notre maison. – Les figures que nous avons décrites sont supportées sur des consoles qui surmontent des colonnettes en spirale et forment arcature en arc-tudor [*sic*], c'est-à-dire fort surbaissé. La même disposition d'arcatures se répète aux autres étages, également ornés de figures-caryatides [*sic*], parmi lesquelles nous avons surtout distingué une statue de sainte Catherine, heureuse d'expression et de mouvement.

Entrons maintenant, jetons un coup d'œil sur la grande cheminée richement ornée de fleurs, d'oiseaux et de grotesques, mais qui malheureusement se trouve aujourd'hui, partie dans la salle du milieu, partie dans la boutique, et décrivons avec quelques détails l'escalier, un des plus fameux de Morlaix, et qui plus d'une fois a tenté la cupidité de riches anglais. Ses rampes sont pleines, et à l'extérieur divisées en panneaux représentant alternativement un montant et une sorte de rideau plissé.

Le pilier qui le supporte est sculpté du haut en bas. Au rez-de-chaussée, il commence par une colonne très-ornée ayant pour chapiteau un petit dais flamboyant, fort riche aussi ; au-dessus et à l'angle de jonction des deux emmanchements se trouve un ange portant un écusson fruste. Plus haut se voit saint Roch, à qui son chien présente un pain, et sur la cuisse duquel un petit ange pose sa tête d'une manière affectueuse. – Au premier étage, deux colonnettes du même genre que celle du bas sont séparées par un dais qui sert de chapiteau à la première. Au-dessus du chapiteau de la seconde est une petite figure tenant un écusson qui n'a jamais été gravé. Ce chapiteau est surmonté de la statue d'un évêque, qu'un homme à genoux semble implorer. M. de la Villemarqué avait cru voir que ce second personnage portait une tête de cochon, d'où il concluait que l'évêque était saint Mathurin guérissant un possédé. C'est une erreur de notre aimable et savant collègue ; elle est d'autant plus pardonnable, que ce n'est [180] pas sans quelque risque de se casser le cou que l'on parvient à voir de près toutes ces curieuses sculptures. Le personnage dont nous parlons est laid, fort laid, nous en convenons ; mais loin d'avoir un groin de cochon, il a le nez très-retroussé.

Des colonnes semblables, sauf les détails, à celles que nous avons décrites, se retrouvent au troisième étage, et la dernière supporte ce même personnage velu dont nous venons de parler avec quelque détail. Il tient ici un écusson. Au-dessus est saint Christophe portant Jésus enfant sur ses épaules ; et enfin, plus haut encore, un groupe formant pinacle et représentant saint Michel vainqueur du démon.

Trois galeries s'appuient sur ce curieux montant et communiquent avec les appartements situés en arrière de la cour vitrée. Sur le pied droit de la porte du premier étage se remarque, au-dessus d'une statue que nous croyons être un saint Sébastien, celle d'un homme au nez épaté, aux lèvres épaisses, à la langue pendante. Cet homme semble descendre du plafond, et ne parvient à garder son équilibre qu'en s'appuyant sur une barrique à bonde énorme. L'expression générale de sa figure est la stupidité, et l'artiste, on le voit et on ne saurait que l'approuver, à moins voulu exciter le rire par cette image grotesque, que peindre afin d'en dégoûter, l'ivresse dans ce qu'elle a de plus dégradant.

Un *escalier* digne de rivaliser avec celui-ci se trouve *Grande-Rue*, numéro 22, dans une maison qui appartient à *M<sup>me</sup> Perrin*, née *Varenne* ; il date de la même époque et doit être du même artiste. Le noyau offre le même système de figures sculptées, superposées sur des colonnettes à pinacles. Ces figures représentent au premier étage *sainte Barbe*, au second *sainte Catherine*, au troisième la *Vierge*, au quatrième enfin *un moine* rasé, et portant suspendu à sa ceinture un instrument que nous croyons être des fers de prisonniers. En ce cas, ce moine serait un des saints patrons ou fondateurs de l'ordre de la *Mercy* ou de celui de la *Trinité*, consacrés à la délivrance des prisonniers. – Mais nous ne donnons ceci que comme un peut-être.

Au milieu de ces figures de saints se trouvent deux anges tenant l'un un écusson de la famille l'*Honoré*, savoir : *losangé d'argent et de sable à la cotice de gueules brochant ; au franc canton de pourpre chargé d'un dextrochère d'argent soutenant un épervier du même ; [181]* l'autre un écusson mi-parti au premier fruste, au second de.... au *sautoir* de....

Diverses figures, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul, décorent aussi les rampes des galeries. Enfin, nous avons remarqué au rez-de-chaussée un évier pratiqué dans le mur en dorme d'enfeu, et fermé par une cloison à panneaux sculptés à jour, d'un joli travail.

Cette maison, dont la cour est également fermée en forme de lanterne, offre encore sur le côté opposé à la *Grande-Rue* des traces de créneaux et de meurtrières. L'histoire des agrandissements successifs de Morlaix ne nous est point personnellement assez connue pour hasarder une opinion sur l'époque précise où ces travaux de fortification ont dû être faits ; nous les supposons du XVI<sup>e</sup> siècle.

Un *troisième escalier*, peut-être le plus curieux de tous avant d'avoir subi de déplorables mutilations, s'élève dans la *maison de M. Querret, sous les lances*. L'élément grotesque semble y avoir dominé, et l'on admire surtout au milieu du noyau, entre le premier et le second étages, un groupe de deux bateleurs se livrant à des tours de force, et dont l'un a la tête en bas. Ces figures, curieuses par leur costume et leur attitude, mériteraient d'être reproduites par le dessin, ainsi qu'une magnifique *goule* ou figure de dragon qui semble dévorer la poutre.

Enfin, rue *Saint-Melaine*, n° 10, nous avons visité un *quatrième escalier* du même genre, mais beaucoup moins bien conservé. Sur le pilier s'élève une belle figure du Christ ; cependant il serait presque inutile de pénétrer dans cette maison, après avoir visité les précédentes, si dans la première pièce à droite ce se trouvait une *cheminée* du plus pur style de la *renaissance*, ornée, dans le fronton, d'une belle figure d'homme casqué, et qui semble jeter un regard curieux ou soupçonneux sur les visiteurs.

Peut-être d'autres intérieurs de maisons auraient-ils mérité une visite : ils ne nous ont point été indiqués. Désormais, c'est donc seulement à travers les rues que nous allons continuer notre promenade ; et déjà, presque à la porte de cette mairie où nous vous entretenons, nous voici dans la *rue Pavée*, en face de deux maisons qui font l'angle de la rue du *Pont-Notre-Dame*, et qui certes sont les plus curieuses dont nous puissions examiner les doubles façades ; il semble qu'il y ait eu rivalité entre les dignes [182] bourgeois qui les firent construire ; mais le n° 9, plus haut d'un étage et dont le pignon n'a pas été dégradé, écrase évidemment aujourd'hui le n° 7.

Au rez-de-chaussée, nous remarquons une petite figure qui semble supporter avec quelque peine l'édifice sur ses épaules. Sa signification nous échappe. Est-ce celle du propriétaire ? On pourrait d'abord le penser. Mais, noble ou bourgeois, un citadin de l'an 1500 environ, capable de faire élever de ses deniers si splendide demeure, portait mieux qu'une simple blouse et un chapeau rond. – Serait-ce l'image d'un fidèle serviteur ? Ne serait-ce pas plutôt celle du tailleur d'images ? Nous nous étonnerions alors qu'il ne portât aucun outil de sa profession.

Au-dessus, dans une fort belle niche à pinacles, se détache la statue fort bien traitée de *saint Roch* : – Son fidèle chien s'élève sur ses pattes de derrière et regarde son maître d'un air attendri. – Plus haut, au second, se trouve une figure d'un bon style ; c'est celle de *saint François*, qui montre ses stygmates [sic]. – Enfin, toujours sur le côté de la rue Pavée, nous remarquons encore les statues de la *Vierge* et de *sainte Catherine*.

Douze ou quinze figures ornent la façade qui regarde sur la rue du Pont-Notre-Dame, où cette maison occupe le n° 11. Nous y remarquons *saint Nicolas* ; – un *bateleur* qui, de ses deux mains, relève la jambe gauche pour se toucher le menton avec son pied ; – et l'*homme sauvage* barbu et velu qui tient d'une main un bouclier, portant à son centre une tête destinée à imprimer la terreur, et de l'autre soit un bâton noueux, soit peut-être une mâchoire d'âne. – Cette figure, si cette dernière observation est exacte, serait alors celle de Samson. Cet étrange personnage est ici à genoux. Il est probable que l'artiste ne l'a posée dans cette attitude que pour avoir le droit de lui donner des proportions surhumaines, sans rompre toutefois les lignes architecturales.

Une très-belle *plaque de cheminée* se trouve accidentellement au rez-de-chaussée de cette maison, au centre d'une sorte de niche trilobée. Elle porte un écusson tenu par deux lévriers, et sur lequel, au milieu d'un fond étoilé, est modelé un lion entouré d'une couronne de lauriers. – Sur cette plaque on lit : *De Lousaux, ce 5 ap. 1581* ; elle provient d'une maison près des halles, qui appartenait à M. Jouan, organiste de Saint-Melaine, et l'on [183] doit savoir gré au marchand à qui cette plaque appartient de l'avoir achetée pour la préserver de la fonte.

Passons à la *maison numéro 7*.

A l'angle se trouve un *joueur de bignou* [sic], figure grossière de sculpture, mais charmante de naïveté, d'attitude et d'expression. Aussi a-t-elle eu l'honneur d'être reproduite dans le magnifique ouvrage que le baron Taylor a consacré à notre Bretagne, et dans lequel Morlaix occupe une place que pourrait lui envier plus d'une localité injustement négligée.

Au premier étage, au-dessus du joueur de bignou [sic], est l'image de *saint Martin* ; on n'en saurait douter, car son nom, par une exception trop rare, est gravé sur le chapiteau qui supporte ce grand évêque. Au second étage, toujours au même angle, se voit la statue de *saint Michel*. D'autres grotesques, parmi lesquels plusieurs joyeuses figures de *buveurs*, méritent de fixer l'attention. – Une statuette représente une *vieille femme filant*, et pourrait bien être une des parques. – Enfin, l'*homme barbu* est encore là. Il ouvre la gueule d'un lion, et il nous a été désigné sous le nom de *Pépin-le-Bref* [sic] ; mais ce roi de France était sans



doute peu connu des vieux imagiers de la Bretagne, et il faut plutôt reconnaître ici l'Hercule de la Judée, Samson, ou le Samson de la Grèce, Hercule.

Repassons devant la maison du n° 9, et arrêtons-nous un instant devant celle qui porte ou devrait porter le numéro 11, car le numérotage des maisons n'existe guère à Morlaix qu'à la Mairie, peut-être, et plus positivement sur les sinistres registres du receveur des impositions. – Voici deux figurines qui ne manquent pas de mérite ; l'une représente *un fou* jouant avec sa marotte à qui il tire la barbe ; l'autre, *un homme* plus fou peut-être que le prétendu fou, car il se *tire la barbe* à lui-même en faisant la grimace. Le peuple désigne ces deux grotesques sous les noms de *Comus* et *Momus*. Peut-être se trompe-t-il ; mais c'est à bon escient qu'il connaît le magasin de librairie auquel ces figurines servent pour ainsi dire d'enseigne. Depuis plus de trente ans, *M. Lédan*, auquel il appartient, édite des ouvrages, prose ou vers, destinés pour la plupart à l'instruction des classes populaires. Lui-même est auteur, et ce n'est pas un des livres les moins curieux publiés sur les mœurs de nos Bas-Bretons que son excellent livre intitulé : *Simon a Vontroulez he ar marc'hadour merer*. (Simon de Morlaix, ou le Marchand mercier.)

[184]

Un peu plus haut, toujours dans la rue *Pavée*, sont les restes de la *porte de Bourret*, sous laquelle on passait encore il y a peu d'années. Tout auprès, mais raccourcie de moitié par suite des élargissements opérés dans cette partie de la voie publique, se voit la *maison où naquit*, le 11 août 1763, le célèbre général *Victor Moreau*. Au coin de la rue du Mur est une maison qui lui appartenait en propre, et dont un pâtissier nommé Soing s'est rendu acquéreur. Moreau était fils d'un avocat de Morlaix qui, pour avoir fait passer des fonds à plusieurs émigrés dont il était receveur, eut l'honneur de périr à Brest sur l'échafaud. S'il eût mis les écus dans sa poche, on lui eût sans doute voté une couronne civique.

Selon les désirs de sa famille, Moreau suivit d'abord comme son père la carrière judiciaire, et fut même *prévôt de Droit* à Rennes en 1787. Mais sa vocation le portait vers l'état militaire, et en 1792 il se mit à la tête d'un corps de volontaires, fut servir dans l'armée de Dumouriez, et commença cette carrière militaire si brillante, et toutefois, hélas ! qui n'est pas à l'abri d'une erreur. Moreau avait quatre frères et une sœur. Un de ses frères, Joseph Moreau, fut membre du tribunal sous l'Empire, et préfet dans plusieurs départements depuis la Restauration. Joseph Moreau habitait souvent Morlaix, et est mort, il y a un an à peine, laissant deux fils, l'un Victor Moreau, juge de paix à Nantes, et filleul de son oncle le général ; l'autre, Michel Moreau, capitaine retraité à Morlaix. Un autre frère de Moreau, le baron Moreau, servit sous son frère le général, en qualité d'aide de camp. Un troisième fut employé dans les contributions. – La sœur de Moreau, M<sup>lle</sup> Alexandrine Moreau, ne s'est jamais mariée, et vit encore à Morlaix, où elle réside, entourée d'une profonde estime, quai de Léon, n° 2 ; elle est âgée de plus de 95 ans.

Vous nous pardonnerez sans peine, Messieurs, ces quelques détails biographiques. Cette digression trouve son excuse bien naturelle dans la célébrité du nom auquel elle se rapporte. Ce n'est pas seulement celui du plus grand homme que Morlaix ait produit ; le vainqueur d'*Hochstedt* et *Hohenlinden* est une des gloires de la Bretagne et de la France.

Reprenons le cours de notre promenade et hâtons-nous. Dirigeons nos pas vers la *rue Saint-Melaine*. Deux maisons, entre autres, y ont frappé nos regards. L'une porte le numéro 6. Nous [185] y remarquons, à l'angle du premier étage, une énorme gargouille figurant un lion, à qui son épaisse crinière roulée en boucles, ses yeux hagards et sa gueule toute grande ouverte donnent vraiment un air terrible. Ce lion rappelle d'une manière assez frappante les lions byzantins que l'on trouve au portail des églises dans le Midi de la France et dans le Nord de l'Italie. Celui-ci provient sans doute de quelque ancien édifice.

L'autre *maison* porte le *numéro* 41. Enrichie des statues de saint Jean-Baptiste, sainte Barbe, saint François et peut-être saint Melaine, elle a conservé toute sa décoration d'ardoises, et c'est surtout à ce dernier titre que nous la signalons à votre attention.

Redescendons maintenant vers la *place des Halles*, dont l'aspect général offre un aspect assez pittoresque ; jetons un coup d'œil sur l'angle du *numéro* 30, où nous verrons Hercule, sans doute, étrangler de ses mains le serpent qui gardait la porte du jardin des Hespérides. – Et tandis que nos forces nous le permettent encore, gravissons la *rue* longue et étroite de *Bourret* ; là, à mi-côté en face de l'hôpital, est une vieille *maison* retirée au fond d'une cour et dominant la vallée. C'était celle de *Joseph Daumesnil*, qui fut *maire de Morlaix* de 1733 à 1737, et dont le nom s'est conservé parmi vous comme celui de votre plus célèbre administrateur. Nous sommes heureux, avant d'achever cette description d'une ville qui lui dut une ère de prospérité sans exemple, d'avoir pu rappeler sa glorieuse mémoire.

Je termine ici cette historiographie, trop longue peut-être, de vos vieilles et curieuses maisons ; je craindrais de vous fatiguer en la prolongeant. Mais si quelqu'un de vous se sent le tendon assez élastique pour continuer ce voyage à travers les rues de Morlaix, plus d'une maison curieuse, et que je n'ai indiquée, frappera encore ses regards, plus d'un bon évêque le bénira au passage, plus d'une sainte abaissera vers lui un regard doux, chaste et bienveillant, plus d'un grotesque lui arrachera un rire franc et joyeux, et, prévenu par nous, il ne craindra point le coup de bâton ou de mâchoire du sauvage barbu et velu qui l'attend à chaque coin ; car le bâton est vermoulu, et la mâchoire n'a plus de dents.

---

WISMES OLIVIER DE, « Rapport sur l'excursion archéologique faite dans la ville de Morlaix », dans *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3<sup>e</sup> volume, 1851, p. 158-194, cf. p. 175-185.



#### L'hôtel de Lesquiffiou

Le vicomte de La Villemarqué offre une succincte description de l'ornementation sur la rue de l'ancien hôtel de Lesquiffiou, situé au n° 28 de la rue des Nobles, lors de la deuxième séance du congrès de l'Association bretonne, le 7 octobre 1850, (cf. *supra*, p. 2). Sur cette lithographie, on peut notamment reconnaître la statue décrite comme celle d'un « homme accroupi, à figure grimaçante, le nez orné de deux affreuses verrues, tenant entre ses jambes un bâton, et auquel le peuple donne le nom de saint Samson » à l'angle du rez-de-chaussée.

Situé à peu de distance de la Maison dite de la duchesse Anne, de l'autre côté de la rue des Nobles, l'ancien hôtel particulier comptait au nombre des 22 maisons démolies en 1864 pour agrandir la place des Halles.

Cette lithographie due à Victor Petit, d'après un dessin de l'artiste brestois Auguste-Étienne-François Meyer, parut hors-texte dans TAYLOR JUSTIN (dit le baron Taylor), NODIER CHARLES et CAILLEUX ALPHONSE DE, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France – Bretagne*, Paris, Firmin Didot, 1845.